

# En Diligence.

Il y avait encore, en ce temps-là, une diligence qui faisait le service entre Beaumont et Ormanc. Quand on avait résolu le voyage, il fallait s'inscrire plusieurs jours d'avance, surtout si l'on voulait avoir une des places du coupé, à l'avant de la voiture qui n'en tenait que trois.

J'étais, cette fois, privilégié, car au premier relais, mes deux compagnons descendirent, et je me trouvai seul. Une longue côte se dressait devant nous, presque à pic, un grappillot, comme on dit là-bas. Anguste, le conducteur, enroula ses guides autour du porte-fouet, boussa sa pipe, l'alluma, et après quelques bouffées, se retourna vers moi gravement.

Le bel Anguste était très connu dans la contrée. Ancien garçon menuisier, célèbre au loin pour sa force et pour sa beauté, il avait dû quitter son état à la suite d'un "effort" qu'il s'était "donné" à l'épaula, en un de ces défilés d'athlète entre paysans, un jour de fête, après boire.

Alors il était entré au service à l'hôtel du "Cheval blanc", chez les Suty, palefrenier d'abord, puis cocher, il avait pu aux patrons, était devenu l'enfant de la maison "qui lui reviendrait un jour", si, comme tout le laissent croire, il épousait Mlle Pélagie avant la mort du vieux.

— Vous savez la nouvelle, hein ? me dit-il.

— Non, Quoi ?

— Le père Suty a passé, avant-hier soir, sur le coup d'onze heures.

— Mort ?

— Oui, sans dire ouf... Il était fichu depuis longtemps, mais ça ne fait rien, on ne s'y attendait pas si tôt... Ah ! il est arrivé des histoires, cette nuit-là ! Tenez, il faut que je vous raconte tout ça ; vous êtes de bon conseil, vous m'aidez bien un peu, pas vrai, à me débrouiller là dedans ?

— Mais tout à votre service, Anguste... Et ce que le père Suty n'a pas arrangé ses affaires avant de mourir ? Il vous aimait beaucoup.

— Oh ! pardieu oui, qu'il m'aimait... puisqu'il me laissait courir la petite, même qu'il était comme entendu que la noce se ferait à la Saint-Claude.

— Eh bien ! Est-ce que maintenant la mère Suty...

— Ah ! monieur, si vous sachiez... Vous la connaissez, hein ? Une brave femme Mme Elise, le cœur sur la main, tout ce que vous voudrez... Elle taquinait bien la Pélagie à son sujet, mais dame ! les mères, c'est leur ouvrage d'empêcher leur fille d'aller trop vite. On en rait tous les deux, vu que ses gros yeux et ses bourrades n'avaient rien. La petite en tenait assez pour moi, et le patron, qui n'osait pas contrarier Mme Elise devant tout le monde, disait derrière elle : "Allez, les enfants, on vous mariera, foi de Suty !"

Et, en un de compte, il était devenu brave, avait parlé raison à sa femme, qui ne bronchait plus ; elle faisait seulement la pincée à table, ne desserrait pas les dents, me regardait avec ses petits yeux d'oiseau, que j'en pouvais le nez dans mon assiette à soupe.

N'empêche qu'on trottait vers la noce. Tout le pays était à me complimenter. Ces messieurs de la pension, le receveur de l'enregistrement, le garde général, le greffier, le rat-de-cave, tous, quoi ! comme on fait, se mettaient à plaisanter la Pélagie, pendant qu'elle servait, la pinçaient pour rire bien entendu ; et ça me faisait plaisir, naturellement, parce qu'elle n'avait pas osé y toucher, elle n'avait pas été sûre qu'elle allait être une femme devant le maire.

Bref, vous savez, il y a trois mois, jour pour jour, le patron se couche au lit et ne se relève plus. On le médecine tant et mieux, il ne fait que s'aggraver, se débilite, par les évènements et les humeurs, avec des tonsements à cracher ses poumons. Et le docteur m'avise un beau soir qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, et que c'est fini de tout. Seulement, qu'il peut traîner du temps. On le soignait tous les trois, dans la chambre rouge, jusqu'à des minuit, à ne rien dire. Lui causait, des fois, qu'on l'entendait déjà presque plus : "Faut rien changer aux affaires, qu'il disait. T'écoutes, Elise ! Ces enfants là tiendront la maison ; l'auras du loisir, à cette heure. Et t'es d'âge à ramasser les miettes au coin du feu... T'écoutes, Elise !" Mais oui, mais oui, qu'elle répondait dans sa bouche.

C'est bien, voilà qu'il empire. Chaque fois que je revenais de Beaumont, je le trouvais plus bas. On le veillait sans dormir. La Pélagie n'en pouvait plus de fatigue, tant et tant qu'elle serait morte au bout, s'il avait duré. Heureusement que le bon Dieu s'en est mêlé... Sans dire ouf, monieur, que nous eroyions qu'il dormait, comme d'habitude. Il y avait peut-

être bien des heures qu'il avait passé, sans qu'on le sache. Mme Elise se lève, va pour lui dire bonsoir, à la fin de la veillée ; on suivait derrière, nous deux Pélagie. Voilà la patronne qui orle tout d'un coup : "Ah ! mes enfants... c'est tout froid... l'est mort !"

Elles se mettent tout de suite à genoux, pour pleurer, et je vas réveiller le monde. Quand je rentre dans la chambre rouge, elles avaient déjà tout préparé, bien comme il faut : une serviette blanche sur la table de nuit, avec un verre d'eau bénite et le goupillon, et deux chandelles neuves à côté. Ma foi, les gens sont partis comme de juste, et nous voilà encore tous les trois... On ne bougeait pas, hein ! j'avais fait petit jour dehors ; j'avais froid aux jambes, je me promettais tout doucement pour me réchauffer. Puis il me vint des idées au sujet des affaires : mieux vaut à cette heure, que je me dise, pas vrai ? "Madame Elise..." que je commençais. Mais voilà-t-il pas que ça ne peut plus sortir, à cause du vieux qui avait l'air d'écoeurer, ou bien, hé ? que tout était trop triste dans la chambre... La patronne me laisse en plan sans me répondre ; je vas me rasseoir à côté de la Pélagie. Parait que Mme Elise se ravise ; c'est elle qui me dit en se levant toute droite : "Qu'est-ce que t'as besoin, Anguste ?" Ma foi, je m'actonne, je m'approche près d'elle, tout contre le lit : "Madame Elise, bien que ce ne soit pas le moment de causer, est-ce que je pourrais savoir s'il y a quelque chose de changé pour les affaires ?—Quelles affaires ? quelle dit. — Pour notre mariage, quoi ?—Quel mariage ?—Qu'elle dit. — Ne faites pas l'ignorante, Mme Elise, vous savez bien... Je vous demande par respect, comme de juste, si c'est toujours dans vos idées ? Y a rien de changé, pas vrai ? Je peux épouser maintenant Mlle Pélagie ?"

— Voilà qu'elle me prend la main et qu'elle me tire sur elle. Qu'elle me regarde avec ses yeux d'oiseau, et qu'elle dit comme ça en sifflant : "Hi, hi, y a du change, mon garçon ; c'est pas la Pélagie que l'épousez...—Et qui donc, madame Elise, si c'est pas elle, s'il vous plaît ?—C'est moi..." Qu'en pensez vous, hein ?

Alors Anguste entra dans mille détails circonstanciés de son aventure, me suppliant de lui donner un bon conseil. Mais comment le satisfaire ? Nous étions arrivés en haut de la côte ; il m'assess ses guides et frottait ses chevaux. Dans le bruit des sabots, de la ferraille et des grelots, je lui glissai à l'oreille quelques vagues paroles, lui promettant de réfléchir, et pris rendez-vous avec lui pour le lendemain. Mais je ne sais quel contretemps m'obligea de quitter Ormanc avant qu'il fût de retour. Je n'y suis jamais revenu, et j'ignore la destinée de Mme Elise, d'Anguste et de Pélagie... ces trois personnages du drame que le conducteur venait d'évoquer naïvement entre deux pipes, sur son siège de diligence.

**Le nouvel musulman**

Le 8 avril a commencé pour tout le monde musulman la 1320e année de "l'hégire". L'ère musulmane commença le 16 juillet 622 après J.-C., c'est-à-dire le jour de la "fuite (hégira)" de Mahomet pour Médine.

L'année musulmane est basée sur le mouvement de la Lune et, par suite, plus courte de 11 jours que l'année chrétienne : 33 années de l'hégire équivalent à 32 années chrétiennes "plus 2 jours, et 32 années chrétiennes valent 33 années musulmanes "moins" 2 jours. Donc, pour trouver le rapport d'une année musulmane à une "quelconque" de l'ère chrétienne, il faut retrancher 143 du chiffre de l'année de l'hégire et "ajouter" 822 au reste. Et réciproquement, on obtiendra l'année "grégorienne" correspondante à une année donnée de l'hégire, en retranchant du millésime de l'année grégorienne 22, et en "ajoutant" 133 au quotient. Par exemple, pour l'année actuelle : 1320—1320 33x622 = 1902.

**Reflexions d'un contemporain.**

Le malheur a sa dignité, et souvent l'aumône est une offense.

Il est des gens qui sont poussés vers les hautes charges et qui tâchent à s'en approprier l'air. Il en est d'autres qui s'y poussent eux-mêmes et qui s'y trouvent comme tout naturellement.

Trop heureux celui qui, du haut d'un tour d'échelle, peut, d'un oeil désintéressé, regarder les hommes qui s'agitent et que l'intérêt même s'empresse à leurs affaires ou à leurs plaisirs !

**Mort d'un tragédien.**

El Paso, Texas, 26 avril.—Thomas F. McCabe, un tragédien américain bien connu sur la scène américaine, est mort de consommation à El Paso. Il était âgé de quarante-neuf ans.

# LES FÉES

Après une marche pénible de plusieurs étapes parmi des forêts et des marécages, les Romains découvrirent tout à coup un ruisseau bordé de prairies dont la verdure était constellée de tout un firmament de fleurs. César eut un cri d'admiration, et un chef gaulois de ses alliés, Convictorix, formula cette remarque explicative :

—Très illustre proconsul, cette vallée est hantée par des fées.

—Des fées, dit César, qu'est cela ?

—Des génies, perfides et bons, familiers et inassaisissables, essentiellement moqueurs et créateurs d'illusions, qui mystifient les étrangers, mais qui aiment les Gaulois et qui leur donnent quelque chose de leur puissance et de leur esprit. Ce sont elles qui veillent sur les foyers et qui gratifient de mille vertus les nouveau-nés.

—Nos dieux lares en font autant.

—Elles vivent aussi dans les forêts, à creux des chênes.

—Des faanesses, observa César.

—Et leur chanson se mêle au souffle de la brise.

—Des sylphides.

—Elles se glissent silencieusement à la surface des eaux et se confondent parfois avec elles.

—Des naïades.

—Des naïades, sylphides, faanesses ou dieux lares, elles sont, en effet, un peu tout cela. Elles sont surtout l'ornement et la grâce de notre terre gauloise.

—Je veux donc en voir de près quelques unes, dit César.

—Puisant impérial, je t'ai dit qu'elles étaient d'humeur factieuse et se jouaient des étrangers.

—César n'est nulle part un étranger, dit un flatteur, et je gage qu'elles ont elles-mêmes parsemé la terre de toutes ces fleurs pour s'attirer spirituellement sa visite.

—Marcus a raison, dit César ; je veux tenter d'approcher ces aimables déesses.

Et le proconsul entraîna son escorte.

On erra toute la journée parmi des paysages tout fleuris, et des vallées tout embaumées. Mais ne vit rien, si ce n'est par endroits l'herbe des prairies foulée comme par les piétements de jeunes danseuses, et l'en n'entendit rien si ce n'est le chuchotement au vent, qui semblait se muer tantôt en sifflements ironiques, tantôt en une chanson douce et caressante.

Evidemment les fées espèrent s'amusaient.

Quand le crépuscule commença à tomber, le paysage s'attristait et les pieds des chevaux s'enfonçaient dans des marécages. On aperçut alors, dans le demi-jour, trois petites flammes qui paraissaient, puis reparaisaient tout à loïn, puis tout près subitement, comme pour se jouer follement des voyageurs.

—Ce sont les fées ! s'écria Convictorix.

—Continuons donc notre poursuite, répondit César.

—Méfions-nous, dit encore le Gaulois.

Sans rien entendre, César avançait obstinément. On barbotait dans les marais pendant une partie de la nuit, et les petites flammes les précédaient toujours.

Quand l'aube vint à blanchir, les voyageurs se trouvèrent brusquement enveloppés de brume. Cependant on avançait toujours, quand un bruit singulier, —clapotement de cascade ou tintement d'éclair de rizi lointain, — éveilla soudain leur attention.

—Les fées se moquent de nous, murmura Convictorix.

On se trouvait alors au pied de rochers sourcilieux, dont la base était baignée par un ruisseau clair et rapide.

—Les fées, dit tu, se mêlent au cours des ruisseaux ; suivons donc celui-ci. Il m'a tout l'air de continuer la chanson que la brise nous disait hier dans les arbres.

Et ils suivirent le fil de l'eau. Mais un obstacle imprévu les arrêta soudain.

Le malheureux cours d'eau s'enfonçait tout entier dans une profonde caverne. Quelqu'un découvrit une berge dans laquelle se somméillaient un batelier.

—Prête-nous ta barque et on duit-nous, ordonna César ; je veux explorer cette caverne.

Le batelier obéit. Et Pon pétra dans les grottes. C'était un dédale inextricable de couloirs étroits, aboutissant à des nefs plus spacieuses que les balliques de Rome ; et l'on entendait par instants comme la rillerie de rires très éloignés répercutés par les échos.

Convictorix était inquiet.

—Ces grottes sont vastes comme un royaume, et leurs détours sont compliqués comme une toile d'araignée. Cet homme est le complice des fées. Ils vont nous perdre, ô César !

—Ne te tourmente pas, camarade ; ma mémoire est assez sûre pour déjouer un pareil piège. Quoi qu'il arrive, je saurai retrouver notre chemin.

# LE BAPTEME DE RADICA.

Tout au bout d'un corridor on aperçut fort heureusement les premières lueurs du jour. Et lorsqu'on fut près de sortir, on entendit tout à coup le chuchotement de plusieurs voix féminines.

—Cette fois, dit César, nous tenons notre gibier divin.

Et il s'avança avec assurance. Mais il ne vit rien que trois petites vieilles tapies à croquet dans un trou du rocher ; et leurs têtes chenues décolorées et branlantes, étaient éclairées par des yeux chignotants où luisait une étrange malice.

—Sont ce là ces génies gracieux et aimables dont tu m'as vanté l'entretiens ? s'écria César, irrité.

—Peut-être, ô César ! car je t'avais prévenu que nos fées aiment à mystifier. Que te sert maintenant de les avoir fatiguées de tes poursuites ? L'étranger peut violer notre territoire, il pourra chasser nos fées mignonnes ; jamais il ne s'empare de ces deux choses subtiles : leur grâce souriante et leur esprit.

# Une Plaisanterie

**DUMAS.**

L'antre des "Trois Mousquetaires" était un jour chez Brebant et prêtait une oreille distraite à la conversation d'un couple ultra-provincial.

—Heureux Parisiens ! murmura la dame.

—Ils ont tout ! soupirait le mari.

—Oui... et ce doit être bien agréable... dîner pour rien, aller au théâtre pour rien !

—C'est des choses qu'on raconte !

Damas, que ce dialogue amusait, fit un signe au garçon et lui remit pour Brebant un mot ainsi conçu : "L'addition me regarde." Puis il l'envoya chercher une bonne loge au théâtre le plus voisin.

Quand arriva le moment de la "douloureuse".

—Garçon, la note ! fait le provincial.

—L'addition !... Il n'y en a pas !

—Comment !... Il n'y en a pas ?

—Non... c'est l'usage... Madame et Monsieur ont dîné pour rien !

Après un échange de regards qui voulaient dire : "C'était ma foi vrai !" le couple s'apprête à sortir. Le garçon se précipite :

—Voilà monieur !

—Hein ! quoi !... l'addition ?

—Vous m'avez dit pourtant... —Ce n'est pas l'addition... —C'est une loge... —Ah ! par exemple !

Puis, faisant "celui qui sait" : —C'est bien mon ami, dit-il d'un air affable, nous reviendrons demain !

Damas se tordait sur sa banquette.

Le lendemain, le couple provincial revient chez Brebant. L'homme commande un menu pantagruélique, et, l'orgie terminée, réclame la loge... On lui sert l'addition... elle était salée !

—Je crois même qu'on avait corré celle du jour de celle de la veille.

# La trombe à Joplin.

St-Louis, Missouri, 26 avril.—Trois personnes ont été tuées et quinze autres ont reçu des blessures, quelques unes mortelles, dans la trombe qui s'est abattue hier soir sur Joplin.

Vingt maisons sont démolies à Joplin, et nombre de bâtiments sont en ruines à Moonshio Hill et aux Villa Heights.

Une estimation modérée place le total des pertes matérielles à \$100,000.

# A INDIANAPOLIS.

Indianapolis, Indiana, 26 avril.—L'ouragan qui a passé sur Indianapolis la nuit dernière a fait des dégâts à divers points. De petits bâtiments ont été démolis et des arbres déracinés.

Nombre de poteaux télégraphiques sont abattus.

# A St-Louis.

St-Louis, Missouri, 26 avril.—Un vent d'une violence de plus de quarante milles à l'heure a soufflé sur St-Louis et les environs une partie de la nuit dernière et ce matin. Il était accompagné d'une forte pluie et il y a des dégâts à beaucoup de points, peu importants toutefois.

Des dépêches au "Post Dispatch" annoncent que la pluie a été générale dans le Missouri et l'Illinois.

Cette pluie a fait beaucoup de bien.

Un fermier a été tué près de Chillicothe par une branche détachée d'un arbre.

Ruée la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

# LE BAPTEME DE RADICA.

Elles étaient deux. L'une est partie. L'autre est restée. Celle là, nous la gardons doublement. Car elle est maintenant deux fois notre. Par son corps, d'abord, qu'un miracle de notre science a fait vivre. Par son âme, ensuite, qui connaît la vraie vie par un suprême bienfait de notre foi.

Vous vous rappelez les petites Radica Doodica ? Comme leurs noms, leurs corps ne faisaient qu'un. Par un de ces caprices qu'elle semble se jouer de ses propres lois, la nature les avait liées l'une à l'autre, de telle sorte que, nées ensemble, condamnées à vivre ensemble, elles s'étaient aussi à ne pouvoir mourir séparément. La foule a, pour ces anomalies physiques, un goût qui est comme le sadisme de sa curiosité. Radica et Doodica furent une des attractions que Barnum traîne dans les deux mondes pour l'émerveillement des badauds. Entre l'homme-croûton et l'homme-chien, ces frères créatures hypnotisèrent la béate admiration du public.

Un jour, on ne les vit plus. Les journaux dirent pourquoi. Les petites Indoues — elles étaient venues de l'Inde grelotter sous les climats meurtriers — étaient malades. Gravement ? Hélas ! oui. La tuberculose les rongait. D'abord, pour les deux sœurs jumelles, les chances de vie ou de mort semblaient être égales. Elles s'éteignaient toutes deux avec une lenteur pareille. Puis le destin parut avoir fait un choix. Doodica semblait plus pressée de s'en aller dans le monde où les petits monstres deviennent sans doute, eux aussi, de petits anges. Et Doodica, dans sa hâte de mourir, entraîna Radica qui, sans elle, se serait sans doute attendue à vivre.

Alors, la question se posa. Fallait-il laisser la nature pousser jusqu'au bout la cruauté de sa gague contre elle-même ? Et, l'une des deux enfants étant sûre de mourir, fallait-il priver l'autre de la chance qu'elle pouvait garder de lui survivre ? L'audace heureuse d'un chirurgien émérite trancha le débat. On se rappelle encore de quelle sorte. L'opération, annoncée de façon à être attendue, fut pratiquée de manière à ce que ses moindres phases fussent gardées comme un document de hardiesse et de bonheur professionnels. Le cinématographe fut de la partie. Grâce à lui, parait-il, les Américains et les Anglais, amis de ces déshancements macabres, peuvent s'offrir indéfiniment, pour quelques sous de leur monnaie, le régal de voir couper et recoudre la chair des deux pauvres petits monstres vivants.

L'un d'eux a cessé de l'être. Doodica, comme on le prévoyait, est morte, non de l'opération, mais du mal qui l'avait rendue nécessaire. Radica est restée seule, bien manifestement sauvée par la rupture d'un lien qui allait devenir mortel. Elle s'est rétablie, ses forces se sont accrues. Reentrée dans l'humanité normale, elle s'y développe normalement. L'ex-phénomène est devenu un simple enfant.

Alors, on s'est avisé que cet enfant, désormais pareil aux autres, devait être traité comme tous les autres. Et, la vie de son corps paraissant assurée, on a pensé que dans ce corps il y avait une âme, et que cette âme, elle aussi, réclamait une sollicitude et des soins. A ce scrupule de conscience, vous reconnaissez l'admirable instinct de charité délicate qui fait de la femme la sœur prédestinée des souffrants et des désolés. C'est grâce à une femme, en effet, que la petite Radica ayant été baptisée, on compte à Paris une chrétienne de plus.

La voilà donc deux fois sauvée. Car ce n'est pas tout que de vivre. Il faut savoir pourquoi et comment l'on vit. Ce n'était pas tout d'avoir fait de la petite Indoue, par une victoire de la science, une petite Parisienne et une petite Française. Pour que l'œuvre de salut fût complète, il fallait en faire aussi une petite chrétienne. C'est à quoi une idéale et vraiment maternelle charité a pourvu.

Donc, la petite créature exotique, sœur lointaine de ces échantillons d'humanité singuliers et troublants dont les héros de Loti fixent en nos souvenirs le type romanesque, est maintenant acclimatée en France.

Comme tous les enfants, elle saura vers qui s'élève le geste instinctif des mains jointes, à l'heure où le sommeil alourdit les jeunes paupières et allonge entre les draps blancs les frères corps réclamés par la repos bienfaisant de la nuit. Elle connaît

**Bonaparte et les artistes.**

Bonaparte n'était pas populaire, en 1802, dans le monde des artistes. Il les traitait brutalement, comme d'ailleurs, il traitait tout le monde. Il disait à Méhul :

—Citoyen Méhul, votre réputation est au dessus de votre talent. Je n'aime pas votre talent, je n'aime que la musique italienne.

Les artistes de l'Opéra étant allés féliciter d'avoir échappé à l'attente du 3 nivôse, il s'adressait à Gardet seul, et lui disait :

—Citoyen Gardet, faites-moi donc des ballets. A l'Opéra, je n'aime que les ballets, on n'y chante pas, on y orie.

Le célèbre portrait de Mme Bonaparte par Gérard avait eu beaucoup de succès au Salon. Il s'y rattache une assez curieuse anecdote. Joséphine avait demandé plusieurs fois à Gérard de la peindre, il s'excusait toujours. Elle lui dit enfin : C'est donc que vous ne me trouvez ni assez jeune, ni assez jolie ? Il n'y avait plus à reculer.

Le prix fut convenu, huit mille francs. Gérard fit le portrait, l'envoya à l'exposition du Louvre. Six mois se passèrent il n'avait reçu que deux mille francs. L'artiste prit le parti hardi de faire porter le cadre seul aux Tuileries et de garder le tableau. Il toucha son argent.

A Mme Vigée-Lebrun, qui avait un logement au Louvre, on avait refusé de donner en échange un logement à la campagne, nécessaire à sa santé. Mme Marat fut la seule de l'entourage consulaire qui lui dit un jour : "Je serais bien aise d'avoir mon portrait par vous. J'y consens ; nous verrons. Elle ne lui fit faire qu'en 1805, au retour d'Angleterre de Mme Vigée-Lebrun.

Les comédiens étaient irrités par la sévère censure qui sévissait sur les théâtres. On avait interdit "Edouard en Ecosse" d'Alexandre Duval, aux Français. La pièce avait eu un grand succès ; elle était pleine d'allusions royalistes que le public applaudissait. Ce prince errant, traqué par une poursuite acharnée, recevant une hospitalité pé-

tra, elle connaît déjà le petit Jésus, qui fut enfant comme elle, qui grandit comme elle, qui souffrit comme elle souffrit, comme elle a déjà souffert, hélas ! qui, tout en étant Dieu, a revêtu la forme humaine pour enseigner à l'humanité la résignation à la douleur et l'indulgence pour ceux qui vous l'offrent. Sur le berceau de l'enfant divin, elle verra se pencher la tendresse maternelle, incarnée en cette Vierge Marie qui est le refuge de toutes les détresses et la consolatrice de tous les cœurs meurtris. Et elle saura aussi que là haut, dans la voûte azurée, et partout où il y a de la souffrance et de la vie, règne un Etre invisible et souverain qui promet, à ceux qui l'aiment et respectent sa loi, une éternité de béatitudes infinies....

On ne lui avait pas, à la petite Radica, conté ces belles histoires dont se herce l'imagination de l'enfant en attendant que l'âme de la femme ou de l'homme y trouve de réconfortantes vérités. Sans doute, dans son cerveau de créature à demi-sauvage, hanté de visions étranges du pays natal, flottaient seulement des formes vagues de dieux redoutables et cruels, à double ou quadruple visage, avec des quantités de bras soudés à la tondre masse d'un corps accroupi sur un trône de granit sanglant. Et quand on lui parlait de la puissance divine, son âme inquiète devait, sans savoir pourquoi, par un legs de terreur atavique, se replier sur elle-même comme en présence d'un danger.

Christienne, elle sera, elle est déjà sous l'apaisante influence d'une religion qui lui fera lever vers le ciel des yeux où la confiance aura remplacé la terreur. Et, comme la voilà déjà grandelette, en âge de voir et de comprendre, elle pourra, ces jours-ci, conduite par la main de sa marraine, aller regarder au seuil des églises — car c'est bientôt l'heure des premières communions — les blanches silhouettes d'enfants que leurs voiles, gonflés par le vent comme des ailes, font paraître à des anges prêts à prendre leur essor.

Vers quoi ? Vers ces "balcons du ciel" dont parle le poète, où d'autres formes blanches se penchent vers celles qui sont restées ici-bas. Et Radica, la petite chrétienne, ne manquera pas de croire que parmi ces formes, il en est une qui, pour la regarder, se penche plus que les autres, et que — Doodica n'a pas été baptisée, mais le Dieu des chrétiens est si bon ! — sa pauvre petite inséparable, de là haut, lui fait signe qu'elles seront un jour réunies dans un monde où les liens d'amour ne se rompent plus....

**Bonaparte et les artistes.**

Bonaparte n'était pas populaire, en 1802, dans le monde des artistes. Il les traitait brutalement, comme d'ailleurs, il traitait tout le monde. Il disait à Méhul :

—Citoyen Méhul, votre réputation est au dessus de votre talent. Je n'aime pas votre talent, je n'aime que la musique italienne.

Les artistes de l'Opéra étant allés féliciter d'avoir échappé à l'attente du 3 nivôse, il s'adressait à Gardet seul, et lui disait :

—Citoyen Gardet, faites-moi donc des ballets. A l'Opéra, je n'aime que les ballets, on n'y chante pas, on y orie.

Le célèbre portrait de Mme Bonaparte par Gérard avait eu beaucoup de succès au Salon. Il s'y rattache une assez curieuse anecdote. Joséphine avait demandé plusieurs fois à Gérard de la peindre, il s'excusait toujours. Elle lui dit enfin : C'est donc que vous ne me trouvez ni assez jeune, ni assez jolie ? Il n'y avait plus à reculer.

Le prix fut convenu, huit mille francs. Gérard fit le portrait, l'envoya à l'exposition du Louvre. Six mois se passèrent il n'avait reçu que deux mille francs. L'artiste prit le parti hardi de faire porter le cadre seul aux Tuileries et de garder le tableau. Il toucha son argent.

A Mme Vigée-Lebrun, qui avait un logement au Louvre, on avait refusé de donner en échange un logement à la campagne, nécessaire à sa santé. Mme Marat fut la seule de l'entourage consulaire qui lui dit un jour : "Je serais bien aise d'avoir mon portrait par vous. J'y consens ; nous verrons. Elle ne lui fit faire qu'en 1805, au retour d'Angleterre de Mme Vigée-Lebrun.

Les comédiens étaient irrités par la sévère censure qui sévissait sur les théâtres. On avait interdit "Edouard en Ecosse" d'Alexandre Duval, aux Français. La pièce avait eu un grand succès ; elle était pleine d'allusions royalistes que le public applaudissait. Ce prince errant, traqué par une poursuite acharnée, recevant une hospitalité pé-

**Bonaparte et les artistes.**

Bonaparte n'était pas populaire, en 1802, dans le monde des artistes. Il les traitait brutalement, comme d'ailleurs, il traitait tout le monde. Il disait à Méhul :

—Citoyen Méhul, votre réputation est au dessus de votre talent. Je n'aime pas votre talent, je n'aime que la musique italienne.

Les artistes de l'Opéra étant allés féliciter d'avoir échappé à l'attente du 3 nivôse, il s'adressait à Gardet seul, et lui disait :

—Citoyen Gardet, faites-moi donc des ballets. A l'Opéra, je n'aime que les ballets, on n'y chante pas, on y orie.

Le célèbre portrait de Mme Bonaparte par Gérard avait eu beaucoup de succès au Salon. Il s'y rattache une assez curieuse anecdote. Joséphine avait demandé plusieurs fois à Gérard de la peindre, il s'excusait toujours. Elle lui dit enfin : C'est donc que vous ne me trouvez ni assez jeune, ni assez jolie ? Il n'y avait plus à reculer.

Le prix fut convenu, huit mille francs. Gérard fit le portrait, l'envoya à l'exposition du Louvre. Six mois se passèrent il n'avait reçu que deux mille francs. L'artiste prit le parti hardi de faire porter le cadre seul aux Tuileries et de garder le tableau. Il toucha son argent.

A Mme Vigée-Lebrun, qui avait un logement au Louvre, on avait refusé de donner en échange un logement à la campagne, nécessaire à sa santé. Mme Marat fut la seule de l'entourage consulaire qui lui dit un jour : "Je serais bien aise d'avoir mon portrait par vous. J'y consens ; nous verrons. Elle ne lui fit faire qu'en 1805, au retour d'Angleterre de Mme Vigée-Lebrun.

Les comédiens étaient irrités par la sévère censure qui sévissait sur les théâtres. On avait interdit "Edouard en Ecosse" d'Alexandre Duval, aux Français. La pièce avait eu un grand succès ; elle était pleine d'allusions royalistes que le public applaudissait. Ce prince errant, traqué par une poursuite acharnée, recevant une hospitalité pé-

**Bataille en Colombie.**

Washington, 26 avril.—Le département d'état est informé par le câble qu'une sérieuse bataille est engagée près de Guatavita, à quatre-vingt-cinq milles de Bogota. Quinze mille hommes luttent, dit-on.

D'après des avis du gouvernement colombien l'armée du général révolutionnaire Uribe-Urbe a été battue deux fois et retrait. Les forces du gouvernement continuent d'avancer.

**Explosion dans une poudrière.**

Pottsville, Pennsylvanie, 26 avril.—Un des bâtiments de la poudrière Shenandoah à Krebs Station, a sauté aujourd'hui.

Quatre hommes ont été tués et on n'a retrouvé qu'un cadavre.

**Mesures projetées contre le "trust" du bœuf**

Chicago, Illinois, 26 avril.—William A. Day, attorney assistant de l'attorney général des Etats-Unis, Knox, et avocat-conseil spécial de la commission du commerce entre Etats, est arrivé à Chicago pour conférer avec l'attorney de district S. H. Baltes au sujet des mesures à prendre contre le "trust" de bœuf. L'enquête est entièrement entre les mains de l'attorney de district Baltes, a dit M. Day.

rielleuse, reportait les esprits vers d'autres exilés plus augustes encore que les Stuarts. Un mot surtout, produisit un effet énorme. Un colonel anglais propose à Edouard, déguisé, de boire à la mort du prétendant. Le prince répond :—Je ne bois à la mort de personne.

Fouché ordonna de supprimer ces paroles ; mais l'acteur y suppléa par le geste : avec un regard et un mouvement indignés, il brisait son verre. Le public comprit et applaudit plus que jamais. Toutes les personnalités royalistes de Paris mirent leur carte chez Alexandre Duval.

Bonaparte voulut assister à la troisième représentation. Il parut d'abord intéressé par la pièce ; mais bientôt les applaudissements lui firent frocer le sourcil. Une loge surtout manifestait de l'enthousiasme. Elle était occupée par M. de Choiseul et d'autres personnes appartenant au monde de l'émigration, nouvellement rentré ; M. de Choiseul était un des naufragés de Calais ; jété par la tempête sur les côtes de France, il fut revendiqué par des lois impitoyables et sauté après une longue lutte qui émut vivement les esprits.

Le front de Bonaparte se rembrunit, et l'acteur, qui ne le quittait pas des yeux, comprit que l'arrêt était prononcé. Le drame fut défendu.

Duval alla se cacher quelques jours à Rennes ; il apprit ce qui était arrivé à Dupaty à propos de "L'Antichambre," jonné dix jours après à l'Opéra-Comique, et prit le prudent parti de passer la frontière. "Edouard" ne fut rejoué qu'en 1814.

**La mission officielle française à l'inauguration de la statue de Rochambeau.**

France Associée.—Paris, France, 26 avril.—En outre des fonctionnaires composant la mission française à l'inauguration du monument de Rochambeau à Washington, le 24 mai, le président Loubet sera personnellement représenté par un officier de son état major, le lieutenant colonel Meaux Ste Marie. Paul Renouard, l'artiste, et Michel LaGrave, chef de division au ministère du commerce, accompagneront la mission. Avec eux et un officier de l'état-major du général Brugère, commandant en chef de l'armée française, la mission comprendra seize membres.

Le cuirassé "Le Gaulois", qui va quitter prochainement Toulon pour conduire la mission aux Etats-Unis, ira à Baltimore.

**Sérieuses émeutes à Moscou.**

Vienne, Autriche, 26 avril.—Une dépêche spéciale de St-Petersbourg à l'"Algemeine Zeitung" publiée aujourd'hui annonce que des émeutes sérieuses de grévistes ont éclaté à Moscou et que la dispersion des émeutiers par des troupes a causé une effusion de sang. Un rapport dit que cinquante personnes ont été tuées ou blessées.

**Anniversaire de la naissance du général Grant.**

Galena, Illinois, 26 avril.—Le quatre-vingtième anniversaire de la naissance du général U. S. Grant a été célébré aujourd'hui à Galena sous les auspices de l'Association de l'anniversaire de Grant.

C'est la dixième fois que cet anniversaire est ainsi célébré. En 1893 l'orateur du jour était William McKinley. L'honorable W. J. Calhoun, de Chicago, a pris la parole aujourd'hui.

**Bataille en Colombie.**

Washington, 26 avril.—Le département d'état est informé par le câble qu'une sérieuse bataille est engagée près de Guatavita, à quatre-vingt-cinq milles de Bogota. Quinze mille hommes luttent, dit-on.

D'après des avis du gouvernement colombien l'armée du général révolutionnaire Uribe-Urbe a été battue deux fois et retrait. Les forces du gouvernement continuent d'avancer.

**Explosion dans une poudrière.**

Pottsville, Pennsylvanie, 26 avril.—Un des bâtiments de la poudrière Shenandoah à Krebs Station, a sauté aujourd'hui.

Quatre hommes ont été tués et on n'a retrouvé qu'un cadavre.

**Mesures projetées contre le "trust" du bœuf**

Chicago, Illinois, 26 avril.—William A. Day, attorney assistant de l'attorney général des Etats-Unis, Knox, et avocat-conseil spécial de la commission du commerce entre Etats, est arrivé à Chicago pour conférer avec l'attorney de district S. H. Baltes au sujet des mesures à prendre contre le "trust" de bœuf. L'enquête est entièrement entre les mains de l'attorney de district Baltes, a dit M. Day.

**Mesures projetées contre le "trust" du bœuf**

Chicago, Illinois, 26 avril.—William A. Day, attorney assistant de l'attorney général des Etats-Unis, Knox, et avocat-conseil spécial de la commission du commerce entre Etats, est arrivé à Chicago pour conférer avec l'attorney de district S. H. Baltes au sujet des mesures à prendre contre le "trust" de bœuf. L'enquête est entièrement entre les mains de l'attorney de district Baltes, a dit M. Day.